

DAHO SOUS LA

DE l'ombre au clair-obscur, Etienne Daho fait un pas en avant et retrouve l'éclairage de l'avant-scène pour un retour réfléchi. Bien plus qu'un album de retrouvailles, « Paris ailleurs » est un disque d'introspection. Né du cœur, il a grandi dans l'âme. Berceau : New York. Espace vital : le Monde. Daho soulève le voile et éclaire un journal intime éclaté comme un muscle trop tendu qui a cédé pendant l'effort. « Paris ailleurs » éclabousse d'une intimité que Daho n'avait atteinte avec autant d'incandescence que sur « Mythomane », son premier album. Le visage ébloui, Etienne a décidé de regarder en face les reflets de sa vie en se frottant les ailes à la lumière crue... au risque de s'y brûler.

TM □ Trois ans, c'est le plus long silence depuis 81...

Etienne Daho — Après « Pop Satori », il y a eu deux ans d'absence. J'en avais profité pour faire de la production. Je pensais que j'avais découvert là ma vraie vocation. Ici, je n'ai pas chômé non plus : l'album *Lio*, le disque de *Vartan*, l'album des *Valentins*, une reprise des *Rita Mitsouko* pour « *Diversion* », une musique de film pour *Francesca Comencini* et un single pour *Jérôme Soligny*. A chaque break, je me suis aperçu que je passais tout mon temps en studio avec les autres. Mais cette fois, j'ai eu besoin de m'occuper de ma vie privée et de faire un peu le ménage. J'ai pris le temps de vivre sans la pression de ce métier. Je me suis réfugié dans les aéroports avec une valise à la main. J'ai voyagé beaucoup. J'ai eu envie de prendre le temps de faire un album exactement comme j'avais envie de le faire.

TM □ Une lassitude s'était insidieusement installée ?

E.D. — Tout à fait. J'avais perdu la flamme, l'envie de continuer de la même façon. En dix ans, une routine s'était installée au point que je ne me surprenais plus moi-même. Tu vois, aujourd'hui je peux dire que « Pour nos vies martiennes » est un album que je n'aime pas entièrement. Il y a des chansons que j'adore et puis d'autres qui sont un peu inutiles, un peu vides.

TM □ Avec le recul, c'est un constat que tu appliques à chaque album ?

E.D. — Non. Pas du tout. Les autres albums je les adore de bout en bout. Même si tous contiennent des chansons moins réussies, elles sont toutes intimement liées à une période de ma vie et je les aime pour ça.

TM □ Après « Pop Satori », as-tu eu l'impression de ne pas avoir réussi à remplacer l'intimité de ta collaboration avec *Arnold Turboust* ?

E.D. — Oui. *Ben Rogan* n'a pas été un complice comme *Arnold* ou *Frank Darcel* ont pu l'être. Ce n'est pas gentil de dire ça, mais je pense

sincèrement que « *Vies martiennes* » est un album que j'aurais pu produire seul... et même en mieux, sans devoir faire de compromis avec un producteur, sans rapports de force.

TM □ Ta maison de disques a pourtant insisté pour que tu trouves un producteur pour « Paris ailleurs ». C'était une garantie, une caution ?

E.D. — Oui, ils voulaient une sorte de sécurité. J'avais rencontré *Martin Ware* (*Heaven 17*) qui voulait faire l'album avec moi. Il ne m'a pas parlé une seule fois de mes maquettes mais rien que de blé. Je sais toujours ce que je veux de façon très précise. Personne n'a besoin de me donner des explications sur la façon dont mes chansons doivent sonner. Un disque comme « *Pop Satori* » a un son qui

qui cherche des musiciens. ». Ce n'était pas une collaboration mais un hold-up sur le budget de l'album. J'ai l'habitude de bosser avec des gens généreux d'eux-mêmes et pas avec des escrocs, des mercenaires, des requins qui se foutent de ma gueule. J'ai pensé que, du point de vue qui m'intéresse, *Edith Fambuena* est bien meilleure guitariste et elle a déboulé à New York pour finalement coproduire l'album avec moi.

TM □ Après coup, tu te dis toujours que ce nouvel album ne pouvait se faire qu'à New York ?

E.D. — Oui, c'est comme une palette de couleurs que tu prépares avant de faire la toile. Et New York a été cette palette. J'y ai passé beaucoup de temps en touriste et c'est une ville que j'aime bien, assez latine, avec une bonne énergie. Je me suis un peu brouillé avec Londres où tout n'est que consommation rapide, fashion, rien

tu peux être producteur et, aujourd'hui, tu reconnais que tu peux écrire des musiques. Pourtant, sur chaque album, tu étais déjà entièrement responsable des chansons les plus marquantes : *Mythomane*, *Le grand sommeil*, *Week-end à Rome*, *Bleu comme toi*...

E.D. — Oui, mais c'est un long processus de confiance en soi. J'ai pris des cours de chant et de guitare et j'ai eu envie d'aller plus loin. Avant j'aimais bien cette façon de chanter antipassionnelle comme *Brian Eno* sur « *Before and after science* », en doublant les voix. Et puis aussi les images comme *Pierre & Gilles* pour « *La notte* », *Antoine Giacomoni* pour « *Mythomane* » ou *Frédérique Veysset* pour le live. Cette façon de dire, je suis là et je ne suis pas là ! Je suis resté pareil mais l'éclairage et la façon de donner sont aujourd'hui différents.



« New York pourrait se trouver ailleurs, à Paris, à Bruxelles, à Lisbonne. »

n'est pas parfait, mais il est unique au monde et c'est très bien comme ça.

TM □ Tu en as vu beaucoup comme ça ?

E.D. — Oui, quelques-uns. Il y a eu aussi ceux qui n'étaient pas libres comme *Nile Rodgers* ou *David Z...*

Latin lover

TM □ La rumeur a circulé qu'à New York tu avais demandé à *Carlos Alomar* de travailler avec toi pour le virer ensuite. Tu aurais eu la grosse tête en éjectant du studio un guitariste assez bon pour *Bowie* mais pas assez bon pour toi ?

E.D. — C'est vrai que je l'ai viré. On a répété des chansons ensemble. Quand je me suis retrouvé à New York, le tam-tam a fonctionné très vite : « *Il y a en ville un type qui vend 500.000 albums en France*

n'est solide... Au niveau de la sensibilité, New York pourrait se trouver ailleurs, à Paris, à Bruxelles, à Lisbonne... D'où le titre de l'album « *Paris ailleurs* », un disque sur le voyage et le plaisir.

TM □ Qu'est-ce qui est apparu d'abord dans la décision d'entrer en studio pour faire « Paris ailleurs » : les chansons ou l'envie de faire un album ?

E.D. — Une seule chanson : *Saudade*, ça veut dire nostalgie en portugais. Je l'avais écrite il y a un an exactement, pour faire un cadeau d'anniversaire à quelqu'un. Et quand *Saudade* est arrivée, j'ai eu envie de faire le reste. Je me suis tellement senti bien qu'en plus des textes, j'ai pratiquement écrit toutes les musiques.

TM □ Tout arrive chez toi par étapes successives de persuasions : d'abord tu acceptes l'idée d'être chanteur, ensuite tu ad-

Franches ambiguïtés

TM □ Tant par l'emballage que par le contenu, « Paris ailleurs » est effectivement plus brut. Le son de l'album est aussi très cru, très vrai, sans décorum, sans fioritures excessives.

E.D. — J'ai voulu qu'on retrouve le son exact qu'on avait en répétition en studio avec les musiciens. L'album a été mixé par *Tom Durack* qui avait fait le disque des *B 52's* et il m'avait fait un mix très arrondi, très poli... trop sophistiqué. Il vient de l'école *Don Was*, *Nile Rodgers*... Il a été frustré lorsque je lui ai demandé de refaire des mixes plus sommaires, plus grossiers, plus rough.

TM □ Le vocabulaire des chansons a aussi changé. Les textes disent des choses clairement sur la sexualité et même la bisexualité...

E.D. — Oui, bien sûr. Mais ce n'est pas nouveau, il y a plein de chansons qui parlent de ça depuis le début. Déjà *L'été sur* « *Mythomane* », *Quelqu'un qui me ressemble* sur « *Satori* » ou la pochette de « *La notte* »... Mon écriture, ma représentation et même ma voix ont toujours été fuyantes et ambiguës. Ma vie a été bouleversée, je vis une grande passion, tout mon album tourne autour de ça. C'est presque un concept album qui commence avec le récit de ma vie d'avant sur *Attractions désastres* et le début d'une nouvelle vie avec *Saudade*.

TM □ Oui, mais par le passé, tu exposais tes goûts et tes influences comme des indices pour comprendre qui tu es alors qu'aujourd'hui tu te présentes tel quel, sans détours...

Doc.

LUMIERE CRUE

E.D. — Oui, c'est très vrai. La pochette va déconcerter, mais je voulais quelque chose qui soit vraiment moi et pas seulement une jolie photo pour décorer l'emballage du disque. Ce visage est vraiment le générique des chansons. C'est totalement moi.

TM □ «Paris ailleurs» semble être ton album le plus intime depuis «Mythomane». «Mythomane» annonçait le début de grandes choses et on serait tenté de dire que le meilleur de «Paris ailleurs» n'est peut-être pas sur cet album mais est encore à venir...

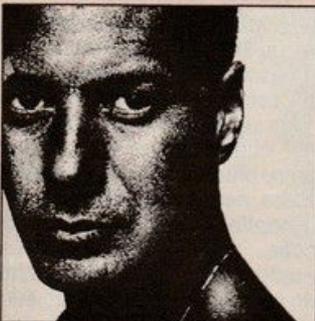
E.D. — Oui, j'en suis convaincu. J'ai vécu sur une pente ascendante où je mettais sur la table ce que j'avais envie de dire. Ça s'est épuisé avec «Pour nos vies martiennes» sans que je m'en aperçoive. J'ai cru que cet album était le début de choses nouvelles alors qu'au contraire il marquait une fin.

TM □ Pour un artiste qui évolue dans les médias, l'absence est toujours à double tranchant : soit on t'oublie, soit on est en manque de toi. Tu as compté avec la fidélité?

E.D. — Je crois que l'absence m'a fait gagner quelque chose. On a essayé de faire de moi quelqu'un que je n'étais pas entièrement, une sorte d'idole postérisée et je suis passé à côté de ces pièges grâce à l'absence. «Vies martiennes» a jeté beaucoup de confusion sur moi. La pochette, les affiches de la tournée... Tout ça a failli me faire devenir ce que je ne suis pas. Je me suis pourtant très peu compro-

mis, mais j'ai commencé à ne plus me reconnaître et j'ai flippé. Quoi que ça me coûte, je serai toujours maintenant à tous les niveaux pour vérifier que c'est bien moi qui suis sur la pochette, dans les chansons et dans les vidéos... Je me suis parfois égaré et je ne veux plus me retrouver dans des situations qui me soient pesantes. Je veux me présenter comme je suis, à prendre ou à laisser. ■

Rudy Léonet.



ETIENNE DAHO : «PARIS AILLEURS». Cet album était attendu avec trac. A travers Daho, c'est surtout un esprit qui revenait, une façon d'exprimer la musique en France, une manière unique de dire et de faire entendre. Et avec cet album, il réussit l'impossible. Il évite les pièges tentants et tendus : l'autoparodie, le cynisme et les écarts méprisants qui riment habituellement avec «maturité» comme une injure aux premières heures... D'un strict point de vue personnel et privé, «Paris ailleurs» est l'album le plus important de Daho, le plus intime, le plus confident. Il y a écrit presque tous les titres et s'y est appliqué/impliqué comme jamais. Il continue à égrèner les reprises de Françoise Hardy (*La berlué*), ressuscite une chanson écrite pour Lio (*Les voyages immobiles*), mais se lance surtout dans un marathon new-yorkais urbain (honky-tonk piano pour *Saudade*), black (cuivres et chœurs Motown pour *Comme un igloo*) et soul (Etienne dans tous ses états d'âme). «Paris ailleurs» est un disque égoïste, de-par-pour-avec-à cause de Daho. Sans compromis, il signe l'annonce d'une nouvelle décennie prolifique. Cru, vrai, honnête, brut et profondément sincère. Au risque de se perdre, Etienne s'est trouvé. (Virgin.) (R.L.) ■